
Notes de lecture

Rubrique préparée par Denis Maurel

Université de Tours, LIFAT (Laboratoire d'informatique fondamentale et appliquée)

Michel AURNAGUE, Dejan STOSIC. The Semantics of Dynamic Space in French. John Benjamins publishing company. 2019. 396 pages. ISBN 978-9-027-20320-5.

Lu par **Denis LEPESANT**

MoDyCo, Paris Nanterre

L'ouvrage qui fait l'objet de cette recension a pour sous-titre Descriptive, experimental and formal studies on motion expression. Il est divisé en quatre parties précédées d'une présentation générale.

Dans leur présentation, Michel Aurnague et Dejan Stosic, avant de résumer les différentes contributions, dressent un large panorama des recherches sur la sémantique de l'espace dynamique dans les quarante dernières années, d'une part dans le cadre de la mise en relation de l'expression linguistique avec les représentations cognitives (cf. entre autres Claude Vandeloise, Ray Jackendoff, Leonard Talmy et Ronald W. Langacker), d'autre part dans le cadre d'études sur le français, à savoir principalement C. Vandeloise, puis des travaux du LADL autour de Maurice Gross, notamment Jean-Paul Boons, Alain Guillet, Christian Leclère et Béatrice Lamiroy. C'est dans le prolongement de ces travaux qu'Andrée et Mario Borillo ont créé, dans les années 1980, un groupe de jeunes chercheurs spécialisés en syntaxe et en sémantique de l'espace. Ce groupe est toujours actif : ce volume en est la plus récente production.

Nous allons mettre en évidence la cohésion de l'ouvrage. On va voir qu'il est structuré selon tout un réseau de thèmes dichotomiques ou articulés les uns avec les autres.

La relation fondamentale en sémantique de l'espace est évidemment celle qui oppose l'entité à localiser (qu'elle soit statique ou en mouvement) à l'entité qui sert de point de repère pour la localisation. La terminologie varie selon les auteurs : *cible* vs *site* (Vandeloise), *trajector* vs *landmark* (Langacker), *figure* vs *ground* (Talmy).

On est ensuite en présence de l'opposition entre d'une part le déplacement lui-même ou *change of placement* (avec la dialectique *change of placement* vs *no change of placement*), et d'autre part la position ou *basic locative relation* (avec la

dialectique *change of locative relation vs no change of locative relation*). D'où cette taxinomie déjà présente dans Aurnague (2011) et citée dans l'ouvrage :

Aurnagues's classification of motion events (2011)

Change of placement		No change of placement
No change of locative relation	<i>courir, avancer, marcher, voler, nager</i>	<i>s'asseoir, se lever, se blottir, tressauter, sursauter</i>
Change of locative relation	<i>aller, partir, entrer, sortir</i>	<i>se poser, sauter, bondir, se jeter</i>

Seuls sont retenus dans la taxinomie les verbes d'*autonomous* (ou *spontaneous*) *motion*, ce qui revient à exclure les verbes de mouvement causé (*caused motion*) tel *emmener*. D'autre part, sont exclus du cadre de l'ouvrage que nous commentons les verbes qui, tels *s'asseoir, se lever* et *sursauter*, combinent le critère de *no change of placement* avec celui de *non change of locative relation* et ne relèvent donc pas de la sémantique de l'espace *dynamique*. À partir de cette vue d'ensemble, l'auteur se concentre sur la catégorie des verbes qui combinent le trait *Change of placement* avec le trait *Change of locative relation* (ex. : *aller, partir, entrer* et *sortir*). La taxinomie est raffinée grâce à l'adjonction de plusieurs autres critères, notamment celui de la polarité ou la saillance initiale ou finale du verbe. Quatre classes de verbes sont alors distinguées : le type *partir, s'échapper* et *s'enfuir*, le type *aller à, venir, arriver* et *parvenir*, le type *sortir* et *entrer* et le type *déménager, émigrer* et *immigrer*. Chacune de ces quatre classes est subdivisée à son tour en deux sous-classes grâce à la mobilisation de critères supplémentaires, comme l'opposition *integrated prior motion vs presupposed prior motion* (pour distinguer *aller de arriver*), l'opposition *initial change of relation vs final change of relation* (pour distinguer *sortir de entrer*) et l'opposition *initial saliency vs final saliency* (pour distinguer les deux sous-catégories de verbes de *double changes of relation*, à savoir le type *émigrer* et le type *immigrer*). Le modèle d'Aurnague a le mérite de mobiliser un nombre relativement limité de critères : c'est un système qui combine rigueur et simplicité.

Passons aux autres distinctions qui structurent l'ouvrage. Entre l'entité à localiser et le point de repère de la localisation, un troisième terme est introduit par Fillmore, Jackendoff et Talmy : la trajectoire ou *Path*, que Talmy (2000) définit de la sorte : « *the path followed or site occupied by the Figure object with respect to the Ground object* ».

Cette définition (avec la notion de *site occupied*) a le mérite, par rapport à d'autres, de couvrir deux modalités d'un phénomène qui a fait l'objet de nombreux travaux à la suite de Talmy : la faculté qu'ont de nombreux verbes de référer soit au déplacement à proprement parler (ex. *Le bus va d'Auckland à Helensville*), soit à un mouvement fictif (*Fictive motion*) (ex. *L'autoroute va d'Auckland à Helensville*). Le thème du *mouvement fictif* est traité ensuite dans une contribution extrêmement approfondie. De façon complémentaire, le premier chapitre de la quatrième partie

rend compte d'un travail de modélisation formelle et computationnelle du phénomène, à partir d'un corpus français de récits de voyage. L'interface associe une grammaire catégorielle à un fragment de la grammaire de Montague, au sein d'un modèle que les auteurs appellent, en référence à Pustejovsky, un « *Montagovian generative lexicon* ».

La trajectoire (*Path*) fait partie d'une autre dichotomie très présente de l'ouvrage : celle qui l'oppose à la manière de se déplacer (*Manner*), que plusieurs chapitres évoquent. Les deux premiers chapitres de la deuxième partie se concentrent sur l'expression de la manière de se déplacer ; ils sont d'une richesse et d'une rigueur remarquables.

C'est du reste l'opposition *Path-Manner* qui structure la distinction typologique entre les *verb framed languages* (VFL) et les *satellite framed languages* (SFL), autre thème récurrent du volume. Dans les langues *verb framed*, tel le français, le *Path* est préférentiellement exprimé par le verbe, l'expression de la *Manner* étant alors réservée à un ajout (ex. *traverser la route en courant*) ; dans les langues *satellite framed* au contraire, tel l'anglais, l'expression de la *Manner* revient préférentiellement au verbe, le *Path* étant alors marqué par une particule ou un syntagme prépositionnel (ex. *running across the road*). La troisième partie est consacrée à deux chapitres de psycholinguistique qui s'attachent à évaluer l'influence de cette opposition typologique sur les réflexes oculaires et la gestuelle de sujets parlant les langues des deux types, quand ils sont mis en présence d'une scène représentant des déplacements. D'autre part, le chapitre 3 de la deuxième partie présente l'évolution typologique du latin au français moderne comme un glissement progressif du type *satellite framed* au type *verb framed*.

Dans la quatrième partie, le travail évoqué plus haut trouve, en quelque sorte, son prolongement dans le dernier chapitre de l'ouvrage. Celui-ci présente la méthodologie d'un analyseur qui, à partir de récits de randonnées recueillis sur le WEB reconnaît les entités nommées, notamment les toponymes (*geoparsing*), les associe à des descriptions présentes dans le cotexte (*geocoding*), de façon à ce que finalement un itinéraire puisse être reconstitué sur une carte (*geolocating*).

Il est remarquable de constater que l'ouvrage collectif *The Semantics of Dynamic Space in French* a été dédié par Michel Aurnague et Dejan Stosic à Andrée Borillo, qui a du reste participé elle-même à la révision de certains chapitres, et à son époux, Mario Borillo. C'est à eux que revient le mérite d'avoir fondé de ce que l'on pourrait appeler « l'école toulousaine de syntaxe et de sémantique de l'espace ». Plusieurs de leurs disciples directs ont contribué au livre remarquable dont nous venons de faire la recension. Cette parution témoigne du fait que cette école est toujours aussi productive. Il est louable que Michel Aurnague et Dejan Stosic aient souhaité faire connaître ces recherches dans le monde entier en les publiant en langue anglaise.

John A. GOLDSMITH, Bernard LAKS. *Battle in the Mind Fields. The University of Chicago Press. 2019. 725 pages. ISBN 978-0-226-55080-0.*

Lu par **Michael ZOCK**

LIS-CNRS

*C'est d'entrée que les auteurs de *Battle in the Mind Fields* (désormais *BiMF*) avertissent le lecteur que ce livre ne doit pas être vu comme un ouvrage de plus sur l'histoire de la linguistique, mais plutôt comme un compte rendu présentant l'évolution de certaines idées importantes de cette discipline. Partant de l'observation que les idées sont parfois bien moins originales que d'aucuns voudraient bien nous le faire accroire, ils se lancent à la recherche de leur origine et de leur cheminement, pour conclure que bon nombre d'entre elles sont tout simplement importées d'un autre domaine. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles ils se sont mis à retracer le chemin parcouru par la linguistique dans la période de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale (1940).*

Cette odyssee les amène à quitter le terrain propre de la linguistique pour voir ce qui s'est fait ailleurs, dans d'autres disciplines ayant un rapport avec la langue ou l'esprit comme la psychologie, la philosophie, et la logique mathématique. Arguant qu'il est impossible de les comprendre pleinement en les regardant une à une isolément, on peut en conclure qu'il vaut mieux les voir comme un réseau qui se modifie avec le temps. Quant aux changements les auteurs sont convaincus qu'ils sont moins souvent dus à des disparités d'idées qu'à des circonstances du moment, circonstances politiques (guerres), sociales ou institutionnelles.

Ce point de vue n'est pas tout à fait nouveau et on pourrait le généraliser en concluant que les résultats obtenus en science sont souvent moins la conséquence directe d'un raisonnement mené exclusivement à l'intérieur d'une discipline que l'effet de bord de circonstances extérieures (catastrophes ou conflits de différentes sortes : décisions politiques, guerres, etc.) provoquant la rencontre d'acteurs venant d'horizons divers. Et, s'il y a divergences, conflits et ruptures d'idées, il y a néanmoins souvent une certaine continuité, si bien que ce qui paraît nouveau aujourd'hui n'est en fait que la conséquence naturelle de ce que l'on avait construit hier.

En se fiant au titre, *BiMF* porte non seulement sur l'évolution des *sciences du langage*, mais aussi sur celles *de l'esprit*. L'ambition et la difficulté de la tâche sont de taille, et il en est de même de l'ouvrage, qui comporte 725 pages et qui est divisé en dix chapitres, dont une préface (14 pages), le texte à proprement parler (600 pages), des notes (76 pages), des références (36 pages), un index (10 pages) et une vingtaine de croquis (graphes ou réseaux sociaux qualifiant le type de relation entre les acteurs étudiés : maître et élève, collègue, opposé à...).

Dans le premier chapitre, les auteurs plantent le décor en précisant leurs objectifs, l'état de la science au XIX^e siècle, la science telle qu'ils la voient, puis les différents facteurs ayant eu un impact sur l'évolution des idées et leur succès relatif. Dans les chapitres 2 à 4 sont présentés les courants importants du XIX^e siècle ayant

eu un impact sur le développement de la linguistique, de la psychologie, de la philosophie et de la logique. Enfin, dans les chapitres 5 à 9 est présentée l'évolution des disciplines suivantes, dans la première partie du XX^e siècle : la *psychologie* (behaviorisme, théorie de la Gestalt), la *linguistique américaine* (Sapir, Bloomfield), la *philosophie* (Husserl, cercle de Vienne, positivisme logique), la *logique mathématique*, et le *structuralisme européen* (Trubetzkoy, Jakobson).

Appréciation

Ce livre est exceptionnel à plusieurs égards, d'une part par sa taille (725 pages, pour le tome 1), et, d'autre part, par sa couverture allant de la linguistique à la psychologie, la philosophie, en passant par la logique, etc. Les auteurs présentent des idées nées et développées dans des disciplines qui ne sont pas toujours couvertes dans les ouvrages consacrés aux sciences cognitives et aux sciences de l'esprit. Aussi, vu l'effort fait par les auteurs, et vu le temps consacré à cet ouvrage (au moins quinze ans, j'ai pu trouver plusieurs versions sur le Web bien antérieures à celle publiée : 3 mai 2007, 12 mai 2008, 3 avril 2015), je me sens un peu gêné d'évaluer ce travail colossal, si bien documenté et fait avec tant de cœur, en si peu de pages.

D'après les commentaires postés sur le site de la maison d'édition, le livre a été très bien accueilli. Par exemple, Ida Toivonen écrit : « Étant donné qu'il s'agit vraiment d'un livre sur la linguistique, l'attention et l'espace qu'il accorde à d'autres domaines sont inhabituels et impressionnants. Je ne pense pas qu'il existe d'autres travaux en sciences de l'esprit comparables à la profondeur et à l'ampleur de celui-ci. *Battle in the Mind Fields* est très instructif, riche, engageant et très amusant à lire ». Il n'y a aucun doute, la lectrice a été tout à fait acquise à la cause de BiMF. En ce qui me concerne, ma réaction est plus nuancée et bien plus réservée.

D'une part, je considère ce genre d'ouvrage important, notamment dans un monde où les citations dans les articles TAL ne proviennent souvent plus d'une époque antérieure à l'an 2000, voire 2010. Il est donc important de savoir ou d'expliquer comment nous en sommes arrivés là. Par ailleurs, nos connaissances augmentent d'année en année, et il devient de plus en plus difficile d'avoir une vue d'ensemble sur le sujet. Aussi, est-il crucial d'avoir des guides ou des cartes, pour savoir qui est en rapport avec quoi, ce qui est vraiment important, et dans quel sens orienter nos recherches. Il reste à savoir si telle était la mission de ce livre et, si jamais c'était le cas, si les auteurs l'ont bien réussi. J'aurais tendance à trouver que oui, mais seulement en partie, et ceci pour plusieurs raisons. D'abord, je n'ai pas compris :

- pourquoi on n'a pas signalé dans le titre, ou plutôt le sous-titre, qu'il s'agit d'un premier volume, qui lui couvre une période bien précise (du XVIII^e siècle à 1940). Ceci éviterait des écueils auprès des lecteurs étant intéressés seulement par une époque plus récente, comme 1900 à 2020 ;
- pourquoi on a effectué le découpage des chapitres par époque, découpage qui paraît bien arbitraire et moins naturel qu'une organisation par domaine. De ce fait, on voit les domaines de la langue, de la psychologie et de la

philosophie, dispersés dans plusieurs chapitres : la langue dans les chapitres 1, 2, 6 et 9, la psychologie dans les 4 et 5, et la philosophie dans les 3 et 7 ;

- pourquoi le terme « *mind* » n'a pas été défini, alors qu'il apparaît dans le titre, qu'il est un des sujets essentiels de ce livre, et qu'il existe des propositions venant d'auteurs de renom. À noter que l'on ne trouve nulle part dans l'index des termes ayant un rapport étroit avec l'esprit (cognition, mental...), alors que l'on y trouve dix fois le nom de « Hitler » ;
- pourquoi l'on a traité avec tant de détails une époque qui n'intéressera pas forcément un très grand nombre de lecteurs. Le problème est non seulement lié au fait que les gens lisent de moins en moins, qu'ils ont tendance à chercher les informations sur le Web (sous forme d'articles ou *via* des ressources comme Wikipédia), mais surtout au fait que la plupart des gens sont intéressés par ce qui se passe maintenant, ou ce qui s'est passé les deux ou trois dernières décennies. Il est donc d'autant plus important, de montrer en « peu » de lignes par pages comment on a pu en arriver là, en donnant au passé la place que le lecteur est prêt à étudier. Par ailleurs, il faut impérativement établir le lien qu'il y a entre un acteur, une idée ou une théorie dans le temps, et une idée, une théorie ou une méthode utilisées aujourd'hui ;
- pourquoi il n'a pas été consacré plus de place à la sociologie. Est-ce que la langue n'est pas aussi et avant tout un moyen de communication, acte ayant lieu entre des gens se trouvant dans un certain état, à un endroit et à moment précis ? Certes, il est fait mention de Bourdieu, mais pourquoi ne pas avoir cité également Antoine Meillet, qui avait critiqué les travaux de Saussure dès leur apparition, et écrivait : « en séparant le changement linguistique des conditions extérieures dont il dépend, Ferdinand de Saussure le prive de réalité ; il le réduit à une abstraction qui est nécessairement inexplicable ». Il est clair que l'on passe forcément à côté de quelque chose de fondamental (en communication) si l'on envisage « la langue seulement en elle-même et pour elle-même ».

Pour en finir, j'aurais tendance à dire que ce livre aurait sûrement gagné en force s'il avait été moins volumineux et avec une rédaction plus concise. En effet, pourquoi avoir donné la parole à vingt-neuf personnes, pour justifier pendant huit pages (pages 8 à 15) un point relativement simple, à savoir que la linguistique est désormais une science ? Citer trois autorités aurait été largement suffisant. De même, pourquoi avoir consacré autant de pages à John B. Watson, le père du behaviorisme, alors qu'il est à peine fait mention de B. F. Skinner dont l'influence a été tout aussi importante, malgré la critique dévastatrice de Chomsky sonnante le glas du behaviorisme, et contribuant de ce fait au déclenchement de la révolution cognitive.

Toujours dans le même ordre d'idée, pourquoi avoir consacré un chapitre entier à Jakobson, Trubetzkoy, et l'école de Prague (chapitre 8), alors que la section était supposée informer sur le structuralisme et la linguistique en Europe ? D'ailleurs, est-

il vrai que ces travaux représentent ce que l'on pourrait appeler la contribution européenne (Brunot, 1922, Tesnière, 1938) ? Le lecteur s'étonnera donc de voir ce choix très restreint, tout en se demandant pourquoi ce chapitre se trouve si loin du chapitre présentant la linguistique américaine (chapitre 6), et pourquoi ce n'est pas ici que la contribution de Saussure est discutée.

Je pense que l'impact du livre aurait été également plus fort si le rapport entre les idées introduites dans les différentes sections supposées représenter des domaines et les sciences du langage ou celles de l'esprit avait été montré (ou explicité) plus clairement. Par exemple, quel est le rapport entre la théorie de la Gestalt et la linguistique ? C'est une question intéressante, mais pour y répondre il faudrait aller au-delà de la langue et aborder aussi son traitement (production, analyse) ce qui n'est pas fait dans ce livre, qui s'intéresse exclusivement à la langue (produit), mais pas à son traitement (processus). Or, c'est ici qu'on aurait pu montrer le lien entre un des concepts fondamentaux de la théorie de la Gestalt (figure et fond) et la langue en tant que moyen de communication. En effet, l'asymétrie forme et fond se reflète dans la structure informationnelle de la phrase ou du discours, ce qui a été perçu par des théoriciens (entre autres) *via* des notions comme *thème* ou *rhème* (issues de l'école de Prague), *given* et *new* (Clark et Haviland), ou encore *noyau* et *satellite*, issues de la théorie des structures rhétoriques, RST (Mann et Thomson), théorie très influente dans les travaux portant sur la production du langage.

Si la rédaction d'un livre de ce type et d'une telle envergure suppose, bien entendu, toute une série de choix, ceux-ci seront toujours discutables, quoi que l'on fasse. Pourtant, vu l'ambition de l'ouvrage, j'ai été étonné de ne pas voir fait mention de certains travaux comme ceux de Meringer (1895) et de Freud qui tous les deux ont beaucoup contribué à la vulgarisation de deux idées très influentes dans les recherches sur le traitement de la langue : les erreurs ou lapsus et les associations. Les premiers ont permis de construire des modèles de référence en production et d'autres expliquant l'accès aux mots dans le dictionnaire mental, les seconds, déjà validés empiriquement par Galton, ont donné naissance à un paradigme ayant duré pendant des décennies en psycholinguistique, et qui est l'associationnisme. D'ailleurs, ces deux phénomènes sont toujours pris en compte dans les travaux actuels, WordNet en étant un exemple par excellence. Même si BiMF décrit avant tout seulement le travail de ressortissants européens ou américains, il aurait peut-être été opportun de dire quelques mots sur des géants comme Luria et Vigotsky, tous les deux russes, Lichtheim (1885), Brodmann (1909), ou encore Ramon de Cajal et Camillo Golgi, deux prix Nobel, ayant joué un rôle considérable dans la compréhension du cerveau, le siège de notre esprit.

Conclusion

Arrivé à ce point, on peut se demander à qui conseiller ce livre. Je dirais plutôt à des personnes ayant déjà de bonnes connaissances en linguistique ou en sciences cognitives plutôt qu'à des débutants, car BiMF contient beaucoup de détails biographiques qui sont souvent difficilement intégrables aux différents domaines linguistiques (sémantique, syntaxe, morphologie). Si la force de ce livre est sa richesse d'information, c'est également sa faiblesse, car cet ouvrage est trop

volumineux, les informations pas assez concises et surtout leur lien avec la linguistique ou les sciences de l'esprit n'est pas suffisamment clair, pour qu'un néophyte sache comment les intégrer aux différents secteurs de l'étude de la langue (sémantique, morphologie, syntaxe) pour former un tout organique et cohérent.

Bien que ce livre soit extrêmement riche en informations, je l'ai trouvé à mi-chemin entre des ouvrages d'initiation aux domaines cités et Wikipédia, qui est une encyclopédie en ligne. J'aurais tendance à dire que pour que les informations données dans BiMF deviennent de vraies connaissances, il faudrait les présenter, les lire ou les interpréter sur le fond de ces deux sources. Cependant, si BiMF n'est pas aussi clair que ces ouvrages, on ne peut pas l'accuser de ne pas avoir accordé une certaine place aux humains (les relations entre les acteurs mentionnés), dimension beaucoup moins présente dans les autres ouvrages et ressources.

Marie-Paule JACQUES, Agnès TUTIN. Lexique transversal et formules discursives des sciences humaines. ISTE Éditions. 2018. 306 pages. ISBN 978-1-78405-485-4.

Lu par **Denis VIGIER**

Université Lumière Lyon II - ICAR UMR 5191

Cet ouvrage traite de la question du « lexique scientifique transdisciplinaire » (désormais LST) en l'abordant à travers le genre de l'article scientifique. La première partie présente des études linguistiques descriptives, la seconde se centre sur des aspects didactiques. Suivent deux annexes listant, pour la première, les unités lexicales du LST, pour la seconde, les classes et sous-classes sémantiques élaborées pour la catégorisation des acceptions de ces unités.

Le chapitre introductif, clair et bien charpenté, s'emploie à situer l'originalité de l'ouvrage dans le paysage des travaux récents consacrés au discours scientifique en linguistique et à cerner la spécificité du LST. Lexique transversal du discours scientifique, ce dernier renvoie « non seulement aux procédures, démarches, objets scientifiques, mais aussi aux éléments d'argumentation, d'évaluation et de structuration du discours ». Le métadiscours y occupe une place prépondérante. Les éditrices préviennent d'emblée le lecteur : le LST est un objet scientifique « souffrant d'un certain flou » lié essentiellement au fait qu'il comporte peu d'unités (mots, expressions polylexicales, formules) spécifiques et en partage le plus grand nombre avec d'autres lexiques avec lesquels il coexiste dans le discours scientifique. En d'autres termes, ce sont moins des unités du lexique qui appartiennent au LST que des *acceptions* d'unités. Ainsi le terme *objet*, par exemple, relève-t-il, selon ses acceptions, de la langue générale (LG), du lexique spécialisé disciplinaire (LSD) des sciences du langage ou du LST. Outre le LG et le LSD, les autres lexiques « frontaliers » du LST sont le « lexique abstrait général » (LAG) d'abord, qui intègre des unités lexicales abstraites (par exemple, *notion*, *argument*, *pertinent...*) surreprésentées dans les écrits scientifiques, mais aussi fréquentes dans tous les discours argumentatifs ou informatifs. Le « lexique des objets des SHS » enfin qui

renvoie aux objets examinés de façon privilégiée (*homme, ville, pays...*) par cette famille de discipline. Ce partage des acceptions d'une même unité entre plusieurs lexiques rend nécessaires des procédures manuelles – coûteuses en temps – de filtrage et d'assignation des acceptions candidates au LST. De surcroît les frontières entre les acceptions à l'intérieur même du LST peuvent s'avérer ténues. D'où le recours à des techniques lexicométriques à même de faire émerger des profils cooccurrentiels propres à telle ou telle acception. On comprend dès lors combien la détection et la structuration des unités du LST nécessitent en premier lieu le recours à des mesures statistiques à même de renseigner sur la dispersion d'une unité dans plusieurs disciplines scientifiques (dimension transdisciplinaire de l'unité), sur sa fréquence et sa spécificité dans le corpus de discours scientifique *versus* dans un corpus de contraste, de même que sur ses préférences cooccurrentielles. Ce n'est qu'après ces mesures accomplies que peuvent commencer la sélection et le traitement manuels des données. L'introduction de l'ouvrage se poursuit par la présentation du projet TermITH (*TERminologie et Indexation de Textes en sciences Humaines*) et se termine par une présentation des contributions.

Le chapitre 1 montre comment le projet TermITH a répondu à un double défi : d'une part la détection sur un corpus constitué à cet effet, des noms, verbes, adjectifs et adverbes du LST, d'autre part leur structuration sémantique en vue d'aboutir à une ressource libre désormais disponible en ligne sur Ortolang¹. L'extraction a été accomplie automatiquement sur des critères de surreprésentation (spécificités calculées par rapport à un corpus de contraste) et de répartition dans les disciplines ; elle a été suivie d'une phase d'évaluation manuelle des résultats automatiques par des experts, afin de les filtrer. Les acceptions propres au LST ont été distinguées manuellement puis les entrées de la ressource structurées en classes et sous-classes sémantiques. On apprend, en particulier dans ce chapitre, que, pour des raisons tenant d'une part à des propriétés lexicométriques communes, d'autre part à la faiblesse du score d'accord inter-annotateurs pour le jugement d'appartenance des acceptions au LAG, il a été décidé de regrouper « le LAG et le LST [...] sous l'étiquette générique LST ». Il y a là, nous semble-t-il, un choix de première importance dont l'introduction de l'ouvrage aurait pu mieux rendre compte.

Les chapitres suivants (que nous ne traiterons pas toujours dans l'ordre) montrent quels partis il est possible de tirer, en linguistique descriptive comme en didactique, de cette ressource.

Le chapitre 3 est consacré aux expressions polylexicales transdisciplinaires (locutions, collocations, routines) telles que *cas de figure, faire une hypothèse, comme on l'a vu/observé*, etc. dans les articles de recherche en sciences humaines. Pour des raisons de place, nous ne parlerons que des routines sémantico-rhétoriques dont la modélisation reste à affiner comme avertit l'autrice. La méthode utilisée part des classes sémantiques identifiées pour le LST (chapitre 1) pour en extraire des arbres lexico-syntaxiques récurrents (ALR) suivant une procédure itérative cursivement décrite par l'autrice. Celle-ci choisit très judicieusement de focaliser

¹ <https://www.ortolang.fr/market/lexicons>

son propos sur les routines à fonction métatextuelle renvoyant « à la navigation textuelle et à la structuration du texte ». Sont alors présentées les principales routines détectées pour cette fonction, dans des développements d'un grand intérêt qui permettent au lecteur de mesurer le caractère prometteur de la méthode suivie et le stimulant défi que constitue, pour la recherche en lexicographie électronique, la question de la modélisation de ces routines.

C'est la question du LST, des terminologies et des langues de spécialité en SHS qui fait l'objet du chapitre 4. La difficulté à tracer des frontières entre le LST et les autres lexiques s'accroît du fait que ses unités nouent fréquemment des relations syntagmatiques avec des unités du lexique scientifique disciplinaire (LSD) dans les articles scientifiques de SHS : par exemple « *analyse_{lst} syntaxique_{lsd}* », « *classes_{lst} sémantiques_{lsd}* »...). C'est pour examiner ces relations que les auteurs proposent une étude portant sur la structure interne d'une catégorie de termes complexes de forme *N_Adj* très fréquents dans leur corpus. Leurs analyses et résultats combinent plusieurs dimensions (patrons mis en jeu dans le terme complexe : LST-LSD, LST-LG, LSD-LSD, etc. ; interprétation disciplinaire *vs* non disciplinaire du terme complexe ; domaine et sous-domaine du LST impliqués) qui rendent parfois l'exposé difficile à suivre. Mais il se dégage parmi les résultats présentés des lignes de force d'un très grand intérêt.

Parmi les catégories du LST, les adverbes font l'objet de deux études particulières. L'une, linguistique, est proposée dans le chapitre 2. Il y examine les adverbes et adverbiaux dérivés de la base *générale*. À cet ensemble s'ajoutent ceux construits à partir de *d'habitude* et *habituel* ainsi que l'adverbial *dans l'ensemble*. L'étude est conduite sur un corpus constitué à partir de la base Scientext. L'auteur se propose d'étudier les faits de généralisation « relative » qui se caractérisent dans l'énoncé par le passage d'une proposition *p* à une proposition *q* de valeur plus générale. Par exemple « *p, plus généralement, q* ». Il étudie en contexte les statuts syntaxique et sémantique ainsi que la fonction rhétorique des adverbes et adverbiaux qu'il s'est donnés pour objet. Un tableau récapitulatif final permet de regrouper l'essentiel des analyses conduites. L'article est stimulant, mais on peut se demander si l'auteur n'eût pas gagné à resserrer le nombre d'unités qu'il soumet à son analyse afin de conférer à son article une plus grande cohésion. Les adverbes modifiés par *plus* (*plus généralement + largement + concrètement...*) eussent pu jouer ce rôle de focus préféré. Le chapitre 6 poursuit la réflexion sur les adverbes dans l'argumentation scientifique, sous un angle didactique en proposant une typologie des adverbes monolexicaux et polylexicaux propres au LST à partir de l'examen de 392 adverbes extraits automatiquement du corpus TermiTH. L'auteur esquisse à la fin des perspectives didactiques et quelques activités destinées aux apprenants de FLE. Ce chapitre intéressant, quoique parfois très descriptif, aurait gagné à traiter plus précisément la vaste question de la typologie des adverbes ainsi que la littérature (non moins vaste) qui lui a été consacrée.

Le chapitre 5 est consacré à la modélisation du comportement lexico-syntaxique des verbes du LST dans une perspective didactique d'aide à la rédaction scientifique. Effectuée à l'aide de techniques de TAL, l'extraction des cadres de sous-catégorisation des verbes candidats au LST est suivie de phases manuelles de

repérage puis de classement sémantique de leurs acceptions. L'autrice identifie ainsi 338 verbes simples ouvrant à 505 acceptions étiquetées au moyen de 12 classes et de 99 sous-classes. On aboutit finalement à des patrons dont les arguments sont caractérisés par des types sémantiques associés à des rôles sémantiques, réunis dans une ressource lexicographique mise à disposition des enseignants de FLE.

Tout en se plaçant dans la lignée de TermITH, le chapitre 7 s'en distingue en termes de corpus (manuels scolaires) et de public visé (élèves francophones du deuxième cycle du primaire au Québec). Les auteurs inscrivent leur étude dans le cadre plus vaste des travaux récents sur l'enseignement et l'apprentissage du vocabulaire, aussi bien en langue première que seconde, qui ont démontré le rôle clef joué par le vocabulaire dans la compréhension en lecture et dans le développement des habiletés langagières à l'oral et à l'écrit. Or, si les chercheurs et les enseignants disposent de listes de mots couvrant le vocabulaire « transdisciplinaire » pour aider les élèves anglophones du primaire dans la compréhension des textes disciplinaires, il n'existe pas actuellement de liste équivalente destinée à l'enseignement primaire pour les élèves francophones. Après un rappel clair, précis et complet des études ayant mené à l'élaboration de listes de vocabulaire transdisciplinaire, les auteurs mettent en lumière leur apport. Leurs méthodologies d'extraction puis de sélection manuelle d'une liste finale de 133 vocables (noms, verbes, adverbes) relevant du vocabulaire transdisciplinaire sont exposées avec une clarté, une précision et une simplicité tout à fait bienvenues.

Le chapitre 8, dont l'objectif est de développer une aide à l'écriture universitaire pour un public d'étudiants allophones et d'enseignants de français académique, conclut l'ouvrage. Reprenant à la théorie Sens-Texte la notion de phrasème, l'autrice voit dans leur maîtrise une piste didactique féconde pour l'aide à l'écriture universitaire. Mais comment aider l'apprenant à les retenir et à maîtriser leur emploi en contexte ? L'exposé des séquences didactiques, qui occupe une large part de l'article, vise à répondre à cette question. Une des originalités de ce travail consiste dans le dispositif retenu : celui de « l'outil corpus ». Il s'agit d'encourager l'apprenant à découvrir puis à s'approprier, dans une démarche essentiellement onomasiologique, deux corpus numérisés (Sciencetext et TermITH) grâce à deux interfaces – l'une de navigation (ScienQuest), l'autre d'aide à la rédaction scientifique (DiCorpus) –, de façon à le conduire progressivement vers une dynamique d'apprentissage autonome et personnalisée.

Les autrices nous proposent donc là un ouvrage stimulant qui contribue grandement à rendre moins « flous » les contours de cet objet de recherche qu'est le lexique scientifique interdisciplinaire.